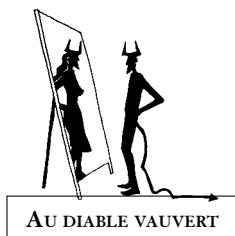


Panique dans le vestiaire des hommes



Jayrôme C. Robinet

Panique dans le vestiaire des hommes



Du même auteur au Diable vauvert

VOUS AVEZ LE DROIT D'ÊTRE DE MAUVAISE HUMEUR MAIS PRÉVEZ
LES AUTRES, nouvelles, 2005

FAUT-IL CROIRE LES MIMES SUR PAROLE ?, nouvelles, 2007

Titre original: *Mein Weg von einer weißen Frau zu einem jungen Mann mit
Migrationshintergrund*

ISBN: 979-10-307-0598-0

© Hanser Berlin, 2019

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la traduction française

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

« [...] pour les hommes qui n'ont pas envie
d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais
ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se
battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ne sont
pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés, ni
agressifs, ceux qui sont craintifs, timides, vulnérables,
ceux qui préféreraient s'occuper de la maison plutôt
que d'aller travailler, ceux qui sont délicats, chauves,
trop pauvres pour plaire, ceux qui ont envie de se faire
mettre, ceux qui ne veulent pas qu'on compte sur eux,
ceux qui ont peur tout seuls le soir. »

VIRGINIE DESPENTES

King Kong théorie

« Quand devient-on adulte ? Y a-t-il un
commencement ? Un instant précis ? À partir de
quand ce que nous avons vécu a-t-il cessé d'être une
enfance ? À quoi le voit-on ? Et qui peut le décréter ? »

CAROLIN EMCKE

Notre désir

(traduit par Alexandre Pateau)

Sommaire

Le grand saut.....	9
Fais un vœu!	33
Souriez	43
Vous quittez le secteur hétéronormatif.....	55
De l'art de nager.....	71
Toutes premières fois	83
<i>I will survive</i>	101
Petit ours.....	109
Mariage.....	119
Crise de la masculinité?	129
<i>Male bonding</i>	141
<i>Benvenuti</i> chez les Ch'tis	151
Hauteur de chute	173
À l'eau.....	185
Privilèges	197
<i>Boys do cry</i>	217

Roi	227
Désintègre-toi!	237
Premier essai.....	245
<i>Sugar daddy</i>	257
C'est cadeau	267
Ensemble.....	279
Remerciements.....	293

Le grand saut

Voilà, aujourd'hui c'est ma première fois dans le vestiaire des hommes. Je prends une grande inspiration. Qu'est-ce qui m'attend à l'intérieur ? Poing dans la figure, mâchoire fracturée ? Sûrement pas. Et pourquoi pas ? Si je me fais démasquer ? J'essaie de prendre mon courage à deux mains depuis vingt minutes. Devant moi, deux escaliers semi-circulaires comme dans le vestibule de l'impératrice Sissi. Sur le carrelage, des autocollants en forme de tongs indiquent le chemin : roses pour le vestiaire des femmes, bleus pour celui des hommes. J'ai l'impression d'être une paire de cerises accrochée à l'oreille : adorable, mais déplacé. Soudain, j'ai de nouveau 16 ans, le jour où j'ai voulu sauter du plongeoir de dix mètres à la piscine en plein air.

C'était l'été 1994. Je vivais dans un département sans nom : le Nord. Je faisais la queue en bikini devant un plongoir de la taille d'une maison. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Est-ce qu'à l'époque je savais déjà qu'en réalité j'étais un garçon et que les garçons sont censés faire ce genre de chose ? Non, j'imagine que je voulais juste éprouver l'adrénaline en chute libre, sentir mon cœur s'agrandir en plein vol.

Mon bikini me rentrait dans les fesses, ma queue de cheval était bien sage, pas une mèche rebelle, et les lanières rouges dans ma nuque reposaient immobiles sur ma peau. Aucun souffle de vent. Les drapeaux de la piscine pendaient mollement. Le garçon derrière moi a filé une tape sur le crâne de son pote, les deux ont ricané. C'était mon tour.

J'ai commencé à grimper à l'échelle bien trop raide. Chaque fois que je posais un pied sur l'échelon suivant, je sentais une douzaine de paires d'yeux entre mes cuisses. J'avais l'impression d'être totalement nu, en plein jour, sensation à la fois étrange et sensuelle, comme nager dénudé dans un lac. Sous moi le monde devenait de plus en plus petit, au-dessus s'élevait la tour du plongoir jetant son ombre lugubre sur le turquoise de l'eau. Avais-je sérieusement pensé sautiller sur la planche comme une gymnaste, puis effectuer

un triple salto avant de plonger gracieusement dans l'eau? Le plongeur était mouillé, j'allais glisser et m'écraser au bord du bassin. Et même si j'atteignais bel et bien la piscine, à dix mètres de hauteur la surface de l'eau est dure comme du béton! La sueur me piquait les yeux, sur les lèvres, un goût salé mêlé au chlore. En bas, les cris des ados. De plus en plus de gens s'amassaient au pied du plongeur et m'observaient en plissant les yeux. Je m'accrochais fermement à l'échelle. Je n'arriverais jamais à monter là-haut, mais j'étais également incapable de redescendre. Je pouvais tout simplement passer ma vie ici, comme un stylite, réchauffé par le soleil. En bas, quelqu'un a frappé contre l'échelle, l'acier s'est mis à trembler, j'ai cru que j'allais mourir.

Finalement, au ralenti, je suis redescendu. À chaque échelon sur lequel je posais un pied tremblant, le rouge me montait au front. Les autres en bas criaient et rigolaient. De retour sur la terre ferme, le sentiment d'échec me faisait grimacer, comme ma queue de cheval si serrée qu'elle me tirait la peau.

Et voilà qu'une vingtaine d'années plus tard, je dois de nouveau grimper vers l'inconnu. Mais je n'ai plus 16 ans. Maintenant, je suis adulte. Et cette fois, je vais y arriver.

Je préfère quand même commencer par m'asseoir dans le coin lounge du bar. Les coussins du canapé m'absorbent et je me sens invisible. Un palmier artificiel trône à côté de moi. J'envie l'évidence avec laquelle un bodybuilder est installé sur un tabouret au comptoir et sirote son milk-shake à la fraise. J'aimerais prendre place à côté de lui, comme dans les films où un type a un chagrin d'amour et avale des whiskys jusqu'à ce que quelqu'un débarque, bien trop près, et change tout.

Je sors mon smartphone – Kris a-t-elle appelé? Je suis en avance, une fois n'est pas coutume. En général, je suis en retard, j'imagine pour ne pas devoir attendre. L'attente déclenche en moi la peur d'être abandonné. Je me ronge les ongles, ou plutôt je fais semblant, restes d'une habitude que j'avais à l'adolescence. Soudain, ça gronde et ça vrombit. Sur le comptoir, une énorme centrifugeuse trône en guise de pompe à bière, elle est si grande que le barman peut y introduire des pommes entières. L'oie électrique se fait gaver.

Ce moment, je le repousse depuis des semaines. Il y a toujours une bonne raison de ne pas faire de sport : trop fatigué, pas le temps, le chat ronronne sur mes genoux et je ne peux pas bouger.

En réalité, l'idée de pénétrer pour la première fois dans le vestiaire des hommes me noue la

gorge. Est-ce que les types là-bas vont s'apercevoir que je porte un packer, c'est-à-dire un pénis artificiel, dans le pantalon ? Et le binder qui comprime ma poitrine, vont-ils le remarquer ? Et si oui, que se passera-t-il ? Comment vont-ils réagir ? La honte me monte à nouveau au visage. J'ai peur aussi des regards. Comment les hommes se regardent-ils dans les vestiaires ? Depuis que j'ai un passing masculin, je réalise à quel point les regards sont codifiés. Combien de secondes un contact visuel est-il censé durer, pour signifier quoi ? Et quel degré de dureté, de sympathie ou de connivence faut-il avoir pour montrer qu'on est un homme, un vrai, et pour signaler qu'on est hétérosexuel ? Si le regard est trop long, on est vite considéré comme gay ou comme quelqu'un qui cherche la bagarre. S'il est trop court, on est pris pour un froussard.

Quand je vivais en tant que femme, j'ai appris inconsciemment à flirter avec les hommes. À l'époque, ça semblait la chose la plus naturelle au monde : se passer négligemment la main dans les cheveux longs, faire les yeux doux en baissant régulièrement le regard, mélange parfait de désir et de timidité. De toute façon, en France, on flirte plus souvent. C'est une forme de politesse, ça fait partie des relations cordiales, c'est presque un devoir. En Allemagne, on apporte au bureau un gâteau pour son anniversaire ou on pose un panier

d'œufs en chocolat à côté de l'ordinateur pour les collègues à Pâques. Les Français préfèrent flirter. Mais aujourd'hui, chaque regard échangé avec un homme me donne l'impression de griller un feu rouge.

Le binder comprime ma poitrine, j'ai du mal à respirer, comment suis-je censé faire du sport dans ces conditions? En même temps, je bouillonne d'énergie. Tous les quinze jours, je me fais une injection de testostérone. Récemment, je n'arrivais pas à dormir, dans mon sang c'était le bal des pompiers, sexe ou sport, je me suis dit, sexe ou sport. Comme je suis célibataire, j'ai fait un footing à trois heures du matin dans les rues désertes. Bien sûr, la bougeotte n'est pas ma seule motivation pour aller à la salle de gym. Je veux sculpter mon corps. Je veux sentir mes muscles durcir. Je veux devenir moi-même. Et puis demain, j'ai rendez-vous avec une fille – mon premier depuis que j'ai une apparence masculine. Alors je veux me bouger.

« Ah t'es là! » Je suis tellement soulagé de voir Kris que je lui pardonne aussitôt son retard. Elle porte son sac de sport par-dessus l'épaule, cheveux gominés en banane, chemise à carreaux, bottes de cow-boy et son vieux Perfecto, malgré les trente degrés. « Si les fems supportent les talons aiguilles, les butchs peuvent bien porter un cuir en été », dit

Kris. On s'est rencontré dans le milieu queer. La première fois que je l'ai vue sur scène, elle déclamaient un poème aussi court qu'un tweet : *The saddest story of the world in four words? No one really cares.* Mais Kris n'est pas vraiment désenchantée, elle est plutôt drôle.

Je me lève du canapé d'un bond. Si seulement on pouvait aller dans le vestiaire des femmes ensemble, comme au bon vieux temps. Avant, on venait souvent à deux à la salle. Mais quand ma barbe a commencé à pousser et que ma voix a mué, j'ai fait une pause, qui dure à présent depuis six mois.

« Tout va bien se passer », dit Kris.

Cette phrase est étonnante. Elle fonctionne alors qu'on sait pertinemment que c'est faux. Je prends une grande inspiration par le ventre pour me détendre.

« Pas mal, la coupe militaire ! » Kris passe la main dans ma nuque sur mes cheveux rasés. Si les mecs dans le vestiaire savaient qu'à l'époque où le service militaire était encore obligatoire pour les hommes, j'aurais été jugé inapte.

« À tout', dit Kris, on se voit près des haltères. »

Dans le vestibule de l'impératrice Sissi, nos chemins se séparent. Kris, qui a une apparence plus masculine que moi, suit les tongs roses. Et moi, les bleues.